

On a frappé

Stéphanie Braquehais

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Braquehais, S. (2015). On a frappé. *Moebius*, (147), 29–32.

STÉPHANIE BRAQUEHAIS

On a frappé

Un coup. Deux coups. Le choc est tellement puissant, le bruit tellement sourd que je me réveille en sursaut. J'ai le ventre noué. Je crois qu'il est minuit passé. À travers la fenêtre, je ne vois rien. Mouvement quasi imperceptible des rideaux qui viennent caresser les étagères de la bibliothèque. Vent léger. Même les grillons se sont tus. Le silence est total. Il fait nuit noire. Nous sommes encore loin de l'heure pâle annonciatrice de l'aube. C'est l'heure où il n'y a plus d'heure. L'heure où les repères ont disparu comme ces premières secondes d'incertitude lorsqu'on se réveille dans un autre lit que le sien.

Mon pouls bat à tout rompre. Je respire profondément. Plus exactement, je tente par contraction maximale du diaphragme d'avaler un grand bol d'air, mais l'effort tourne court, comme si ma capacité d'accueil s'était réduite. Il me faut désormais absorber et expulser de minuscules volumes. Je halète, j'ahane. J'ai la sensation de m'être transformée en petit animal traqué, en un hamster courant frénétiquement dans sa roue avec l'espoir insensé de s'enfuir. Moi qui n'ai jamais eu d'asthme serait-il possible que je sois en train de faire, à trente-cinq ans, une allergie à la nuit ?

Je bouge le moins possible, guettant avec anxiété l'éventualité d'une nouvelle frappe. Au moment où je m'apprête à relâcher la tension dans mes muscles et à fermer à nouveau les paupières pour tenter de m'assoupir, je l'entends à nouveau. Encore plus fort celui-là. Plusieurs secondes après, il continue de résonner en moi comme les répliques d'un tremblement de terre ; ou seraient-ce les battements de mon pouls qui lui font écho ?

Cette fois, je suis totalement éveillée. Plus question de faire comme si de rien n'était. Il y a danger, je le sens. Je repasse très vite dans ma tête mes gestes de la veille au soir. Porte d'entrée principale fermée à double tour. Les deux verrous en fer sur le grillage de la terrasse, avec le signal d'alarme enclenché. Portes des chambres voisines closes et clefs introduites côté couloir. Je m'en souviens, j'ai effectué cette action juste avant d'entrer dans ma chambre et d'appuyer sur l'interrupteur. Qui a donc pu pénétrer dans la maison ? Un voleur ? Un tueur ? Un homme égaré ? Du reste, ces heurts assourdissants ne ressemblent à rien de familier. À mi-chemin entre ceux d'un animal et ceux d'un être humain. Des heurts maladroits, sans douleur ni régularité. Comme un petit ours en colère.

Il va bien falloir que je me lève pour vérifier ce qui ne tourne pas rond. Je replie les bras vers moi pour prendre appui et me mettre en position assise. Sauf qu'aucun geste ne succède à l'injonction envoyée par mon cerveau. Je n'arrive pas à toucher le matelas avec mes mains. Je me concentre. Commencer par les doigts. Ils sont engourdis. Mes jambes, elles, continuent à m'obéir avec diligence, mais elles s'agitent dans toutes les directions sans pour autant me faire basculer d'un côté ou de l'autre. Serais-je réellement devenue un hamster ? L'idée, au départ insolite, me donne des sueurs froides. À l'heure où le monde rêve (tout au moins la bonne moitié qui tourne le dos au soleil), j'ai la sensation de me retrouver terriblement seule, livrée à ces fantômes étranges, ayant perdu quasi toute autorité sur mon corps. Celui-ci ne répond plus, d'ailleurs je ne le reconnais plus. Une chose me rassure néanmoins. Cette conscience aiguë de l'anormalité de la situation, c'est bien la preuve que je suis encore un être doté de raison. À force de faire des insomnies, on devient facilement paranoïaque.

Si je me penche sérieusement sur la question, il est tout à fait possible que ce soit moi finalement qui ai reçu ces robustes estocades. Voilà qu'on m'écrase les côtes sur le côté droit. Que m'arrive-t-il ? Suis-je en train de me transformer en une bête phénoménale ? Ma peau est dure et ce qui se situe entre mes hanches et mes clavicules a pris des proportions énormes. À tel point qu'il m'est impossible

de me tourner sur le côté. Je suis coincée en équilibre sur ma carapace, comme un insecte kafkaïen. Je vais bientôt sortir de ce cauchemar.

Il faudrait que je me calme. Il est possible que je me croie éveillée tout en étant encore plongée dans un profond sommeil. J'essaie à nouveau de contrôler ma respiration. Sentir l'air passer dans sa gorge, dilater la cavité thoracique et tirer les poumons vers le bas, puis... relâcher les muscles intercostaux. J'ai beau essayer, ça ne fonctionne pas. C'est la panique à bord. Le sous-marin n'a plus d'oxygène. J'agite mes petits bras qui ressemblent aux pattes d'une bestiole indéterminée, comme pour appeler à l'aide. Mais il n'y a personne pour voler à mon secours.

Non seulement je ne peux plus donner d'ordre à mes muscles, mais ce n'est plus moi qui orchestre les mouvements. Pourtant, je les ressens. Un autre coup! Comme les autres, il n'a pas d'identité, de trait reconnaissable. Je comprends soudain. L'intrusion ne s'est pas déroulée dans la pièce à côté, mais à l'intérieur, entre les murs de mon enveloppe charnelle. Oui, c'est ça. Il n'y a pas d'autre explication. Je suis possédée, envoûtée, ensorcelée. Mon territoire est envahi, pris d'assaut. J'ai dû rendre les armes sans m'en apercevoir. L'importun a ouvert la porte de mon corps. Quant à savoir par où il est passé, difficile de se prononcer dans cette obscurité.

Mon abdomen est dur comme du bois. Et soudain, il ondule. Je palpe des masses étranges et irrégulières qui apparaissent puis disparaissent. Parfois, une pointe se forme sous ma peau, je peux suivre avec mes doigts une partie de son cheminement et puis pffft, plus rien. Finalement, peut-être ne me suis-je pas métamorphosée en hamster monstrueux. J'en ai simplement avalé un. La bestiole s'agite à l'intérieur de moi. Sans doute veut-elle sortir. Je l'ai avalée pendant mon sommeil. Elle a dû entrer par ma bouche. On m'a déjà fait la réflexion. J'ai tendance à dormir la bouche ouverte, ce qui me fait parfois ronfler. On ne m'avait cependant jamais alertée sur les risques d'absorption nocturne d'un corps étranger. Ça continue de tambouriner, à tel point que je me demande si les voisins ne vont pas commencer à se plaindre du boucan.

À côté de moi, mon agitation lui a fait ouvrir les yeux. Mon homme allume la lumière de la lampe de chevet et sans rien dire pose doucement sa main sur mon ventre. Il s'esclaffe en sentant les galipettes qui se poursuivent, me sourit tendrement et comme s'il avait lu dans mes pensées, il me chuchote au creux de l'oreille: « Même au bout de sept mois, on ne s'habitue toujours pas. »